

Hillary Clinton

# La femme au masque de fer



*Avant même d'annoncer sa candidature, l'ex-First Lady est donnée favorite de la présidentielle de 2016. Il y a huit ans, lors de la primaire démocrate face à Obama, les Américains l'avaient trouvée lointaine, froide, inauthentique. Cette fois, elle va devoir fendre l'armure*

✈ DE NOTRE CORRESPONDANT AUX ÉTATS-UNIS PHILIPPE BOULET-GERCOURT

**L**'électeur américain est comme l'ours sibérien : il hiberne. Tous les quatre ans, pour peu qu'il n'oublie pas de se réveiller, il s'ébroue, sort de sa tanière et choisit son président. Quand il dort, ses ronflements couvrent le vacarme des chaînes d'info. Le buzz politique, il s'en fiche. L'acharnement de la droite contre Hillary Clinton, depuis l'enquête sur l'assassinat du consul américain à Benghazi jusqu'aux finances de la Fondation Clinton, en passant par l'*emailgate*, la messagerie privée qu'elle utilisait comme secrétaire d'Etat (ministre des Affaires étrangères)... Tout cela lui rentre par une oreille et sort par l'autre. L'électeur américain est omnivore mais n'avale pas tout ce qu'on lui sert. Il va à l'essentiel. Au moment de voter, le 8 novembre 2016 ou quelques semaines avant, il contempera d'un œil frais les candidats. Il regardera Hillary Clinton. Il se dira : elle a de l'expérience. C'est une femme. C'est son tour. *One, two, three*, aussi simple que cela. L'électeur américain votera, puis se recouchera.

Inévitable. Superstar. Hyperfavorite. De combien d'années faut-il remonter dans le passé avant de trouver un futur président aussi bien placé pour l'emporter ? Plus de soixante, avec la campagne d'Eisenhower en 1952. Lors de son premier essai, en 2008, Hillary était partie en tête, comme le lièvre de la fable avant de repérer bien trop tard, dans son rétro, un certain Barack Obama. Cette fois, plus question de se laisser surprendre. A la veille d'annoncer sa candidature et d'inaugurer son QG de campagne de Brooklyn, elle n'a rien laissé au hasard. Elle a tout pour elle, le souvenir nostalgique des « années Bill », quand son mari régnait sur un pays prospère, la notoriété, l'expérience, la compétence, l'envie pour beaucoup d'Américains d'élire une femme, la mauvaise conscience de certains de lui avoir préféré un inconnu en 2008, les centaines de millions de dollars qu'elle récoltera sans problème, son organisation en béton, des rivaux démocrates lilliputiens, des adversaires républicains sexy comme des troncs d'arbre... Tout ! Les femmes la plébiscitent : 56% ont d'elle une opinion favorable, selon un récent sondage Gallup. Un chiffre qui grimpe à 83% chez les sympathisantes démocrates.

Tout, et rien. Les cimetières sont jonchés de favoris éphémères. Reprenez les chiffres à la loupe, et le suspense revient au galop. Toutes populations confon-



dues, sa cote de popularité est « sous la barre des 50%, ce qui n'a rien d'exceptionnel pour la présidentielle », notait récemment Nate Cohn dans le « New York Times », qui ajoutait : « Elle pourrait facilement perdre. » Début mars, un frisson glacé a parcouru les rangs démocrates avec l'*emailgate*. Ses justifications ont été tardives, légalistes, peu convaincantes. Au détour d'une conférence de presse, l'Amérique a soudain redécouvert une Hillary embourbée dans son passé, dans un CV politique unique – First Lady, sénatrice, candidate à la présidentielle, secrétaire d'Etat – mais parfois lourd à porter. « Vous êtes encore sur le tarmac mais nous souffrons déjà du jetlag », lui a balancé Maureen Dowd, l'éditorialiste du « New York Times » qui déteste les Clinton. Vingt mois, en politique, c'est une éternité. Encore quelques couacs de ce type et Hillary Clinton pourra remballer son rêve de devenir la première présidente des Etats-Unis.

Elle va devoir se représenter aux Américains. Une campagne présidentielle est une histoire que l'on vend aux électeurs, et la sienne a évolué. Elle n'est plus la « femme de » qu'elle était encore il y a sept ans. Avec l'âge, Bill a ralenti le pas, il est devenu dur d'oreille et ne se voit plus en haut de l'affiche. Elle, de son côté, a tiré les leçons de l'humiliation de 2008. Beaucoup l'avaient alors trouvée lointaine, scotchée à son script, inauthentique, sans convictions réelles ni charisme. Son vrai péché, en réalité, avait surtout été de nommer les mauvaises personnes aux mauvaises places pour sa campagne. Quand ses proches l'avaient alertée sur « l'arrogance au sommet » de son organisation, elle ne les avait pas entendus. Démolie par Obama, elle s'est relevée à une vitesse stupéfiante en acceptant de diriger sa diplomatie. Elle a visité les pays (112), enquillé les kilomètres (1,4 million), rencontré des dizaines et des dizaines d'ONG défendant les droits des femmes et des minorités... L'infatigable *Madam Secretary* a épuisé son entourage, se gobegeant de piments forts pour tenir le coup. Et elle s'est détendue, même avec les journalistes qui l'accompagnaient. « Elle aimait raconter des blagues », raconte Kim Ghattas, une journaliste de la BBC qui l'a suivie pendant quatre ans avant d'écrire un livre, « The Secretary. Elle avait parfois un côté un peu espiègle. Un jour, elle nous a raconté comment elle avait appelé par surprise le président bolivien Evo Morales [très antiaméricain], né comme elle un 26 octobre, pour lui souhaiter bon anniversaire. « Il en est tombé de sa chaise », a-t-elle dit en éclatant de son gros rire. » ➤

» Son entourage a retrouvé une Hillary plus relax, mais pas si différente de celle qui bluffait ses proches à la Maison-Blanche. « *Grand sens de l'humour, intellect brillant, collégiale, excellente qualité d'écoute* », résume Mike Lux, un stratège démocrate qui l'a très bien connue comme First Lady mais n'est plus sur la même ligne politique qu'elle. Des qualités qui avaient fait dire à Bill en 1993 : si vous m'élisez président, « *vous en aurez deux pour le prix d'un* ». La Hillary saison 1 manquait pourtant singulièrement de sens politique et celle de 2002, qui avait voté pour l'intervention en Irak, d'expérience internationale. Daniel Halper, auteur d'un livre sur elle, cite les propos d'un « *diplomate de haut rang* » de l'ère Obama, selon lequel le président « *l'a prise dans son administration, mise dans une bulle et ignorée* ». Pas entièrement faux, mais cela n'a pas empêché Hillary de tisser un incroyable réseau de relations, de gagner une expérience irremplaçable et d'être reçue comme une star à l'étranger. Non seulement la machine Hillary s'est perfectionnée, mais elle est encore plus en phase avec son époque sur un sujet crucial : l'égalité hommes-femmes. En 2008, soucieuse de séduire un électorat mâle aux préférences un rien machos, elle n'avait pas mis en avant la « *carte femme* », sauf à la fin de la primaire, quand sa situation était devenue désespérée. Depuis, l'impatience des femmes face aux inégalités est devenue assourdissante, symbolisée par l'énorme succès du livre « *En avant toutes* » de Sheryl Sandberg, la directrice opérationnelle de Facebook. En 2016, Hillary 2.0 ne sera pas seulement la championne des



femmes, mais elle ne mettra pas son mouchoir féministe dans sa poche.

Le CV est parfait. Mais une campagne, ce n'est pas un CV ; c'est un parcours, une narration, une personnalité, et la personne Hillary reste largement une énigme. Que pense-t-elle vraiment ? Question d'autant plus compliquée que son mari figure dans l'équation : « *Bill est toujours une part intégrale de son image*, note Andrew Kohut, directeur fondateur du Pew Research Center. *Son passé de First Lady, de façon positive ou négative, l'affecte. C'est à double tranchant : Bill Clinton a été un président très populaire, elle l'a aussi été comme première dame ; il a aussi été très décrié et elle reste associée aux controverses qu'il a suscitées.* » Hillary Clinton a toujours été, par nature, une personne réservée. « *C'est son côté protestante méthodiste du Midwest, elle a une tendance naturelle à protéger sa vie privée. Elle n'étalera jamais ses sentiments comme le ferait Bill* », note Mike Lux.

Sa discrétion, disent ses proches, a été renforcée par le harcèlement des médias et des *Clinton haters* (« ceux qui haïssent les Clinton »). Une haine paroxysmique, invraisemblable, qui avait fait dire à John Podhoretz, un editorialiste pourtant conservateur : « *Au bout de trente pages [d'un livre anti-Hillary], je voulais prendre une douche. Après soixante pages, je voulais être décontaminé.* » L'animosité remonte à plus de vingt ans, elle s'est aggravée avec l'affaire Monica Lewinsky, en 1998. Instrumentalisant la malheureuse stagiaire de la Maison-Blanche, les médias avaient dépecé chaque millimètre de la vie privée des Clinton, tandis que Hillary prenait la défense de son mari. « *L'ironie*

## L'ENTOURAGE



### BILL CLINTON, LE FIRST HUSBAND

Il sera toujours écouté, son instinct politique reste exceptionnel. Hillary n'est plus l'« épouse de » et, pour beaucoup d'électeurs, la présidence de Bill appartient à un passé lointain, mais il continuera à jouer un rôle de premier plan. Irremplaçable.



### CHELSEA CLINTON, LA FILLE ADORÉE

Beaucoup de proches de Hillary la placent au sommet de l'organigramme de campagne. Prudente, défendant bec et ongles sa vie privée comme sa mère, elle a joué un rôle majeur à la Fondation Clinton ces dernières années.



### HUMA ABEDIN, LA FILLE ADOPTIVE

Au Département d'Etat, elle était la chef de cabinet de Hillary, qui la considère presque comme sa seconde fille. Père indien, mère pakistanaise, elle connaît les Clinton depuis un stage à la Maison-Blanche en 1996.



### JOHN PODESTA, LE CHEF D'ORCHESTRE

Ceux qui l'ont côtoyé ne tarissent pas d'éloges sur l'ex-dircab de Bill, l'un des rares qui puisse parler d'égal à égal aux Clinton. Son amitié de plus de quarante ans avec eux, son calme, sa parfaite connaissance des dossiers seront un atout pour éviter une réédition de la zizanie de 2008.



est à la fois poignante et merveilleuse, c'est presque une tentative donquichottesque : Hillary Clinton essaie aujourd'hui d'imposer une distinction entre vie publique et privée qui n'est plus possible depuis la présidence de son époux », souligne Jeffrey Rosen, l'un des plus influents commentateurs juridiques du pays. L'affaire Lewinsky n'était pas qu'une histoire de coucherie. Elle a failli conduire à la destitution de Bill Clinton (il avait été mis en accusation par le Congrès, mais acquitté par une majorité de sénateurs). Cette procédure d'impeachment, poursuit Rosen, « a redéfini la notion américaine de respect de la vie privée : les anciennes frontières sociales, politiques et légales ne s'appliquent plus. Ce qui était personnel est devenu politique ». C'est encore plus vrai en 2015, avec des médias qui tirent plus vite que leur ombre. Raison de plus, aux yeux de Hillary, pour se surprotéger. Au risque de tomber dans la paranoïa. L'œuf et la poule : l'agressivité des médias a transformé « camp Clinton » en Fort Knox, attisant du même coup l'hostilité des journalistes. « Écoutez, elle vous hait. Point barre. Cela ne changera jamais », confiait récemment un vétéran de l'équipe Clinton à un journaliste de « Politico ».

Son dernier livre, « le Temps des décisions », renforce cette impression de mentalité de bunker. Un ouvrage insipide, prudent, millimétré, qui ne révèle strictement rien de son auteur. « Voilà une femme qui, consciente du fait que le moindre mot qu'elle prononce peut provoquer un débat international, contrôle chaque entretien qu'elle accorde », écrivait Anne Applebaum dans la « New Republic » après la parution du livre. *S'il y a eu dans le passé une Hillary Clinton* ➔



Le 1<sup>er</sup> décembre 2008 : Obama vient de nommer officiellement Hillary Clinton au poste de secrétaire d'Etat.

JIM WATSON-APP

PAUL BURNETT/THE NEW YORK TIMES; REDUX-REA/UPKEVIN DIETSCH; CHARLES DHARPAK/AP; SIPA/DOUGLAS GRAHAM; ROLL CALL



#### JOEL BENENSON, LE STRATÈGE

L'un des vétérans de la première campagne d'Obama, celle-là même qui a humilié Hillary. Il n'est pas le seul à jouer les transfuges : Jim Margolis, qui conseillera Hillary sur les médias, a lui aussi été un élément clé dans la victoire de 2008.



#### JIM MESSINA, LE LEVEUR DE FONDS

Encore une star de la première campagne d'Obama. Il dirige Priorities USA Action, un comité d'action politique – traduisez : un aspirateur à fric – qui est largement le bébé de Jeffrey Katzenberg, le mogul de Hollywood. Messina est aussi le lien de Hillary avec la Silicon Valley.



#### JENNIFER PALMIERI, LA COMMUNICATRICE

Philippe Reines, le pitbull de la com de Hillary, ne sera pas aux avant-postes. Trop agressif. L'ancienne porte-parole d'Obama est perçue comme affable et accessible par la presse. Mais la dircom de Hillary aura du mal à faire oublier les relations exécrables de sa patronne avec les médias.



#### ROBBY MOOK, MR. DATA

Il avait 12 ans en 1992, quand Bill Clinton – qui l'aime beaucoup – fut élu président. Avec sa « Mafia Mook » de jeunes as du numérique, des réseaux sociaux et du « Big Data », il sera l'atout tech de Hillary. Il a déjà fait ses preuves sur le terrain en 2008, dans le camp Clinton.



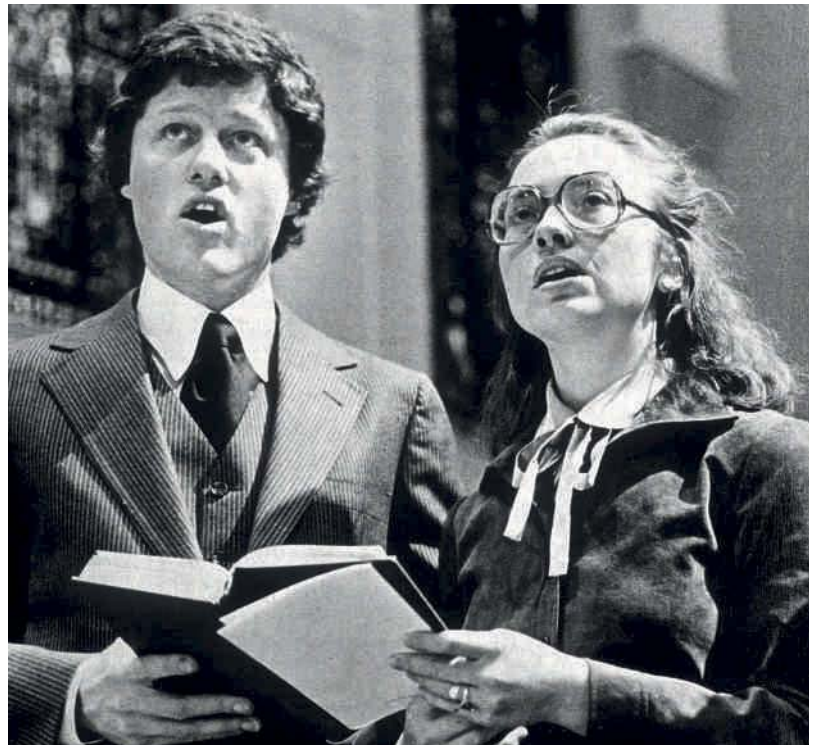
Aux côtés de son mari lorsqu'il affirme n'avoir eu aucune relation sexuelle avec Monica Lewinsky, en janvier 1998.

► spontanée qui disait vraiment ce qu'elle pensait et ne se préoccupait pas de la réaction des médias, cette personne a été réprimée depuis longtemps. » Peut-être, mais Hillary Clinton ne pourra pas gagner cette élection si elle la mène en « papamobile », planquée derrière une vitre pare-balles la protégeant des médias. Elle n'a pas le magnétisme de son époux. Elle doit montrer ce qu'elle a dans les tripes, et personne ne doute qu'elle a du caractère à en revendre. Dans son dernier livre sur Hillary, exécration et calomnieux, Edward Klein rapporte une scène dont on aimerait tant qu'elle soit vraie : Bill conseille à Hillary de passer sous le bistouri d'un chirurgien esthétique, parce que « de nos jours, le côté vieille et mère ne le fait pas pour gagner la Maison-Blanche ». Réponse de Hillary : « Va te faire foutre, c'est toi qui as besoin d'un lifting ! »

Ce n'est pas qu'une affaire de com. Revenons à la question : que pense-t-elle vraiment ? Prenez la politique étrangère, casse-tête garanti pour le futur président. Hillary est-elle le faucon que l'on décrit souvent ? Ou bien une adepte du *smart power*, qui misera bien plus sur la diplomatie *soft* et les relations économiques que la puissance militaire ? « Elle comprend que les temps ont changé, que l'Amérique ne peut mener le monde comme elle l'a fait dans les années 1980 ou 1990, souligne Kim Ghattas. Hillary Clinton a souvent pensé que Barack Obama était un leader trop timoré sur la scène internationale, mais elle sait aussi que l'époque où les États-Unis pouvaient envahir un pays ou intervenir comme ils le faisaient est révolue, et c'est une bonne chose. » Elle l'a elle-même confié à la journaliste de la BBC : « L'Amérique, aussi puissante et forte soit-elle, ne peut pas reconstruire des sociétés. On peut les aider à se libérer, comme en Libye, mais on ne peut pas les rebâtir. Cela doit venir de l'intérieur. »



Le couple Clinton à la messe (1978).



D'un autre côté, il est clair que sur des dossiers comme l'Afghanistan, la Libye et plus encore la Syrie, elle aurait été plus active qu'Obama. Sans même parler de son soutien vocal et visible à Israël. Elle reste habitée par un patriotisme dévot, enraciné dans sa jeunesse. Avant de devenir Hillary Clinton, avant même d'aller étudier à l'université de Wellesley, où elle rencontra Bill et commença à virer à gauche – mais sans aller jusqu'à manifester contre la guerre du Vietnam –, Hillary a été la fille de Hugh Rodham, un père autoritaire, rigide, conservateur. Elle a grandi dans une famille de banlieue aisée de Chicago « sortie tout droit, selon ses mots, d'une série télé des années 1950, "Papa a raison" ». « Elle croit très fortement au pouvoir de l'Amérique, à son leadership mondial, analyse Kim Ghattas, et elle n'aime pas quand son pays reste sur la touche, comme en Syrie. » Cette femme qui n'a que le *smart power* à la bouche est aussi une amie chère de Henry Kissinger, dont elle a trouvé le dernier livre « étonnamment idéaliste » ! Autre ambiguïté : avant même de se déclarer candidate, Hillary affirmait vouloir « mettre au premier plan le défi de l'égalité entre les sexes », la « plus grande tâche inachevée du *xx<sup>e</sup>* siècle ». Mais la Fondation Clinton a accepté sans se boucher le nez les donations de pays comme l'Arabie saoudite, qui n'est pas exactement un modèle en la matière...

En politique intérieure, la ligne Hillary est encore plus floue. Elle a été à gauche de son époux pendant leur séjour à la Maison-Blanche sur des dossiers comme la santé ou l'aide sociale, et beaucoup de républicains continuent de voir en elle une gauchiste embusquée. Mais depuis, elle a tissé des liens très forts avec Wall Street, d'abord comme sénatrice de New York puis comme responsable de la Fondation Clinton. A ce niveau, on est dans l'incestueux : ►►



## RIVAUX POTENTIELS

C'est arrivé quatre fois depuis les années 1980 : un favori démocrate se promène en tête, sûr d'emporter la nomination, et soudain, bing ! Un rival surgit de nulle part, un type que personne ne connaissait cinq minutes plus tôt. Gary Hart (1984), Bill Bradley (2000), Howard Dean (2004) et Barack Obama (2008) ont connu des fortunes diverses, mais les précédents sont suffisamment nombreux pour rappeler qu'à vingt mois d'une présidentielle américaine, l'affaire est loin d'être pliée – même pour l'ultrafavorite Hillary Clinton. Aucun rival potentiel ne s'est officiellement déclaré, mais beaucoup n'attendent qu'une faiblesse de Hillary pour le faire. Parmi les noms qui reviennent le plus souvent : **Martin O'Malley**, ex-gouverneur du Maryland. Belle gueule, abdos tablettes de chocolat, groupe de rock celtique (les O'Malley's March), il tente d'occuper une position à la gauche de Hillary, notamment en s'attaquant à Wall Street. Il serait un substitut à l'idole de la gauche du parti, la populaire sénatrice du Massachusetts, **Elizabeth Warren**, qui répète qu'elle ne se présentera pas. **Joe Biden**, toujours fringant, rêve quant à lui de faire le coup du vice-président-qui-devient-président. Seuls problèmes, sa propension aux gaffes et son âge : à quelques jours près, il aura 74 ans le soir de l'élection. **Jim Webb** vise également l'électorat mâle blanc, peu séduit par Hillary, mais personne n'a trop l'air de croire aux chances de l'ex-marine, héros de la guerre du Vietnam, écrivain et ancien sénateur de Virginie. Le bon vieux **Bernie Sanders**, lui, ne rêve pas d'une victoire : le sénateur du Vermont est la conscience de gauche du parti, sa candidature resterait symbolique. L'ambitieux **Andrew Cuomo**, au contraire, rêve de la présidence chaque matin en se brossant les dents. Mais il est peu probable que le gouverneur de New York se lance dans la bataille, vu ses liens très étroits avec les Clinton. P. B.-G.

» Goldman Sachs a donné plus de 1 million de dollars à la Fondation Clinton et a payé au prix fort (200 000 dollars pièce) deux discours de Hillary. Et l'on retrouve Lloyd Blankfein, le PDG de Goldman Sachs, parmi ceux qui ont investi dans le *hedge fund* de Marc Mezvinsky, le mari de sa fille Chelsea. Autre investisseur, ami de longue date des Clinton : Marc Lasry, cofondateur du gros *hedge fund* Avenue Capital. En un mot, Hillary Clinton n'est pas la Louise Michel des temps modernes ! Elle pourrait opter pour un virage stratégique à gauche, mais « *Wall Street serait très mal à l'aise si elle se rangeait du côté des syndicats* », note Kimberly Phillips-Fein, historienne à l'université de New York. *Ce serait un énorme problème pour elle* », dans une campagne où les milliards de la finance joueront un rôle important.

Beaucoup s'attendent à la voir mener plutôt une campagne en phase avec son caractère, un discours résolument non idéologique mettant l'accent sur sa capacité à « régler les problèmes » et à passer des compromis, le tout enrobé de platitudes sur la nécessité d'améliorer le sort de la classe moyenne, avec un saupoudrage de mesures symboliques. « *Hillary Clinton essaiera de faire campagne au milieu, c'est là que se trouvent ses instincts. Est-ce que cela marchera ? C'est*

*une vraie question*, insiste Daniel Rodgers, historien et professeur émérite à l'université Princeton. *Bill Clinton était un virtuose du mouvement vers le centre, ce que l'on a appelé la "triangulation". Il n'est pas sûr que dans les dix années qui viennent, un politicien, quel qu'il soit, puisse rééditer l'exploit.* » Le système politique est trop polarisé, Washington trop divisé et l'on sent courir dans l'électorat un immense ras-le-bol devant le statu quo et les inégalités.

Comme en France, plus qu'entre droite et gauche le clivage de la prochaine présidentielle se fera entre populistes et tenants du système existant. C'est ce qu'a répété Mike Lux, le consultant démocrate aux stratégies de l'équipe de Hillary : « *Je leur ai donné ce conseil, raconte-t-il, embrasser trois ou quatre objectifs populistes spécifiques. Les gens ne veulent plus de promesses vagues, ils n'y croient plus. Elle pourrait par exemple proposer de rétablir une muraille de Chine entre banques de détail et banques d'investissement. Ou bien reprendre à son compte l'idée européenne d'une taxe sur les transactions financières.* » A-t-il été entendu ? « *Qui sait... Ils consultent beaucoup de monde, et beaucoup de ceux qu'ils consultent ont plus d'argent que moi !* » répond-il. Pourtant, « *le terrain politique est peut-être mûr pour un moment transformateur, comme le fut la "révolution Reagan", affirme Jeffrey Tulis, historien à l'université du Texas. Notamment à cause des inégalités, qui sont devenues une préoccupation telle que même les républicains la reconnaissent.* » Hillary pourrait même se présenter comme une candidate « transformatrice » en s'attaquant à l'institution du Congrès, ses blocages, sa corruption, son échec à légiférer efficacement.

Elle peut choisir la voie Clinton, ou la voie Roosevelt. Embrasser le mécontentement populiste de la classe moyenne, ou le contenir avec de vagues promesses. Au risque, si elle choisit la prudence, de ne pas voir venir la patte de l'ours. La patte qui ne prévient pas, qui ne pardonne pas. □

Hillary Clinton en campagne lors de la primaire présidentielle de 2008 (Iowa).

